

RIEF**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

9 | 2019

E pluribus unum

Stendhal et les campagnes napoléoniennes

*Stendhal and Napoleon's campaigns***Cécile Meynard**

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rief/3362>

DOI : 10.4000/rief.3362

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Cécile Meynard, « Stendhal et les campagnes napoléoniennes », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 9 | 2019, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rief/3362> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.3362>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Stendhal et les campagnes napoléoniennes

Stendhal and Napoléon's campaigns

Cécile Meynard

- 1 Henri Beyle, futur Stendhal, est un témoin et acteur privilégié des campagnes militaires de Napoléon en Europe de 1800 à 1814. Il en rend compte dans ses journaux et dans sa correspondance personnelle. Ces documents, mi-intimes mi-publics, donnent ainsi, dans toute la complexité de leur propos et de leur destination, une vision tantôt croisée, tantôt complémentaire, de cette expérience des conflits majeurs du début du siècle en Europe. Il va ensuite littériser cette expérience vécue, en particulier dans ses biographies de Napoléon et dans son œuvre romanesque. Il s'agit donc ici de confronter le récit en direct à la façon d'un reporter avant l'heure¹ à cette restitution littéraire ultérieure qui n'a rien de simple et évolue dans le temps et selon les genres choisis.

*

- 2 Stendhal a fait toutes les campagnes militaires à partir de 1800, sauf deux : la campagne d'Autriche en 1805 (il est alors à Marseille et semble se désintéresser complètement de la vie politique et militaire contemporaine, au point que l'on ne trouve même aucune référence dans ses journaux et lettres de l'époque à la victoire d'Austerlitz le 2 décembre), et la guerre d'Espagne de 1808-1809 (pour la bonne raison qu'il est alors commissaire des guerres à Brunswick). En revanche, son expérience des campagnes militaires est très particulière. Dans deux cas, il arrive durant les périodes d'occupation ou de pacification qui suivent les batailles de conquête : pour la deuxième campagne d'Italie (1800-1801), il est sous-lieutenant mais la République cisalpine ayant déjà été rétablie, son régiment se déplace de garnison en garnison sans avoir à livrer le moindre combat² ; de même en 1806-1808, il fait seulement la fin de la campagne en Allemagne contre la Prusse. Pour les autres campagnes en revanche, il suit de très près l'Empereur et ses troupes, en tant que membre du corps des commissaires des guerres (campagne

d'Allemagne, printemps-été 1809), responsable chargé de la Direction générale des approvisionnements de réserve dans les trois gouvernements de Smolensk, Mohilev et Vitebsk (campagne de Russie, automne-hiver 1812), intendant (Sagan, 1813) et enfin chargé de participer à l'organisation de la défense du Dauphiné (campagne de France, printemps 1814). À noter qu'à partir de sa réintégration dans l'armée en octobre 1806, il remplit ces missions avec un zèle qui est reconnu par tous ses supérieurs³. Pour ces dernières campagnes, il constate les conséquences immédiates des combats et parfois y assiste de loin, en tant que spectateur. À cette distance liée à ses fonctions s'ajoute le fait que Stendhal s'auto-censure par prudence dans ses lettres, mais aussi dans ses journaux : il évoque en particulier à plusieurs reprises la nécessité de ne point parler de politique⁴.

- 3 Enfin, ses journaux de campagne et ses lettres rendent compte de la banalité et de l'incohérence d'un parcours chaotique sans aucune vue générale permettant de comprendre les événements ou la stratégie des chefs, et préfigurent ainsi, bien avant l'heure, la modernité d'un roman comme *La Semaine sainte* d'Aragon⁵. Ces récits, portant sur les difficultés de la vie quotidienne, mais aussi sur les relations avec les populations occupées ou libérées, relatent toutefois cette expérience d'une façon singulière.
- 4 Stendhal pratique en effet le plus souvent une narration distanciée et froide dans ses journaux, alors même qu'il se trouve dans des zones dévastées par des batailles récentes. Lors de la campagne d'Allemagne, il dort ainsi tout habillé à Landshut, le 24 avril 1809, après la victoire française, par crainte que les ennemis ne reprennent la ville dans la nuit⁶. Malgré le danger réel, il se contente cependant d'évoquer de façon lapidaire la situation à l'hôpital et l'aide qu'il est allé apporter jusqu'à minuit : « [...] nous soutînmes des malades qui descendaient de charrette, et enfin moi, qui ne suis pas indulgent pour moi, je ne trouvai rien à me reprocher. [...] Rien de nouveau ; détails d'un hôpital en désordre. Économe fripon et de mauvaise volonté. Un seul chirurgien autrichien pour tout, plein de bonne volonté »⁷. Refusant la description « facile » et pathétique, il ne cherche pas à mettre en valeur son dévouement ni les risques qu'il prend à approcher des malades – les maladies, et notamment les fièvres, ont plus tué que les batailles napoléoniennes elles-mêmes⁸... Il avait pourtant de quoi broder sur l'ambiance d'un hôpital de campagne, telle que la peignent les témoignages de l'époque évoquant le manque dramatique de chirurgiens, la confusion, la saleté, les monceaux de bras et de jambes coupés, les hurlements, les infections, et notamment la célèbre « pourriture d'hôpital »⁹.
- 5 Stendhal porte sur les campagnes napoléoniennes un regard de reporter de guerre avant la lettre. Nous n'évoquerons ici que le cas de la campagne de Russie. Nombre de critiques sont convaincus que Stendhal a beaucoup affabulé sur sa participation à cette campagne¹⁰. Toutefois, la confrontation de son récit avec les témoignages des survivants permet de prendre conscience à la fois de son exactitude et de sa sobriété. Il précise par exemple que « [ses] gens, comme ceux de tout le monde étaient ivres et capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante »¹¹. De fait, à l'instigation du général russe Rostopchine, pratiquant la politique de la terre brûlée devant l'avancée française, des feux démarrent à Moscou et ravagent la ville du 14 au 18 septembre 1812¹². Napoléon reste plus d'un mois dans Moscou brûlé, espérant en vain la réponse du Tsar à ses propositions de paix, et les troupes françaises, désœuvrées et désorganisées, s'enivrent et pillent ce qui n'a pas été détruit. Stendhal note encore qu'une « violente diarrhée faisait craindre à tout le monde le manque de vin¹³ », ce qui

correspond encore une fois à la réalité, la dysenterie et le typhus faisant des ravages dans les rangs de la Grande Armée.

- 6 Son journal se fait donc la chambre d'écho des événements, par exemple le 15 septembre 1812 : « Ce Rostopchine sera un scélérat ou un Romain ; il faut voir comment son affaire prendra »¹⁴. C'est exactement dans ces termes que Rostopchine s'exprime lui-même dans une lettre à sa femme : « Lorsque tu recevras cette lettre, Moscou sera réduite en cendres ; pardonne-moi d'avoir voulu faire le Romain »¹⁵. Stendhal précise encore qu'« on a trouvé aujourd'hui un écriteau à un des châteaux de Rostopchine ; il dit qu'il y a un mobilier de tant (un million je crois), etc. etc. mais qu'il l'incendie pour ne pas en laisser la jouissance à des brigands. Le fait est que son beau palais d'ici n'est pas incendié »¹⁶. Or Rostopchine a effectivement laissé un écriteau devant sa maison de campagne à Voronovo : « [...] je mets le feu à ma maison, afin qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de Moscou avec des meubles valant un demi-million de roubles ; ici vous ne trouverez que des cendres »¹⁷.
- 7 Stendhal livre ainsi dans ses journaux une chronique sans aucune glorification de la guerre, vue du côté de l'intendance, et semble parfois faire preuve d'un matérialisme indifférent et d'un esprit de dérision qui peuvent choquer, mais qui sont liés à ses fonctions mêmes. Ses trois préoccupations principales sont en effet : que faire manger à son supérieur, le terrible Pierre Daru ? où le faire dormir ? comment le véhiculer ? Autant de questions qui prennent une dimension de casse-tête inextricable dans le désordre de l'avancée ou de la retraite de la Grande Armée. Les craintes qu'il exprime inévitablement lors des différentes campagnes auxquelles il participe se comprennent mieux dans un tel contexte, comme en Allemagne en 1809 :
- Nous arrivâmes enfin à Pffeffenhausen. J'eus un moment de peur en y arrivant. J'étais à pied depuis une heure, tout à coup je vis une calèche derrière notre voiture, je crus que c'était M. D. qui arrivait à son logement avant nous. C'était l'excellent Joinville. M. D. n'arriva que deux heures après et fut content de son logement. Il demanda ce que nous avions à souper, je répondis :
- « Des pommes de terre et un demi-veau. »
- Il rit beaucoup de « demi-veau ». Je crois que c'était de moi me servant d'une expression impropre, mais qu'aussi il commençait à sentir que c'était exprès.¹⁸
- 8 Le jeune intendant n'est pas concerné par l'effroi que peut éprouver le soldat à la bataille, mais la peur qu'il éprouve de faillir à sa mission et de mécontenter le chef n'en est pas moins forte... Et la fierté de faire rire ce dernier semble faire oublier le reste. Ce qui peut paraître un traitement cynique de la situation par un humour décalé va plus loin encore. De fait, il transpose souvent son expérience nécessairement partielle et lacunaire de la guerre sur le mode comique. Dans ses lettres, en particulier à Félix Faure et à Mme Daru, il accentue encore plus ce côté humoristique et détaché dans la description des conditions de vie difficiles¹⁹ : sans doute faut-il y voir une forme de mise en scène pudique où la dérision éviterait tout risque de vantardise et de dramatisation.
- 9 Il donne aussi par moments l'impression de parcourir les champs de bataille en touriste, surtout sensible au pittoresque du paysage : « Nous passâmes à côté d'un pont brûlé, où l'on s'était battu la veille, et où je vis trois *kaiserlich* morts. Ce sont les premiers. La route était entourée de bivouacs, elle a des parties on ne peut plus pittoresques »²⁰. Il s'attarde aussi volontiers sur l'évocation de la beauté du paysage allemand, ou de l'ovale parfait des visages de femmes : faisant abstraction des décombres et des bivouacs, il lui arrive même de se croire en Italie²¹. Cette indifférence

morale affichée au profit d'un intense plaisir esthétique – que l'on retrouve en 1812 dans l'incendie de Moscou – est encore plus nette dans son « Journal écrit à Bautzen le 21 mai 1813, pendant qu'on se canonne »²² : « Nous voyons fort bien, de midi à 3 heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien. Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a, que là se passe une chose qu'on sait être terrible »

²³.

- 10 Même quand il peut voir quelque chose des combats, la froideur correspond le plus souvent à une forme de discipline, du point de vue du contenu autant que de la forme, que s'impose Stendhal par horreur de l'emphase. L'expérience, quand elle est bouleversante, est, dès cette époque, de l'ordre de l'indicible, sous peine de ridicule. Il le dit explicitement :

Un mot ridicule ou seulement exagéré a souvent suffi pour gêner les plus belles choses pour moi : par exemple à Wagram à côté de la pièce de canon quand les herbes prenaient feu, ce colonel blagueur de nos amis qui dit : *C'est une bataille de géants!* L'impression de grandeur fut irrémédiablement enlevée pour toute la journée.²⁴

- 11 Toutefois la chronique froide et exacte ne dissimule pas toujours l'horreur et le mal au cœur. Le regard que Stendhal porte sur les guerres napoléoniennes est avant tout un regard critique, y compris sur les pillages et autres exactions commis par les soldats français, que l'on devine parfois au détour d'une anecdote²⁵. Il va même adopter un ton grave pour évoquer dans son journal les dégâts causés par l'incendie d'Ebersberg qu'il a pu constater le 4 mai 1809²⁶ :

[...] au milieu, à quatre cents pas au-dessous du pont, était un cheval droit et immobile. Effet singulier. Toute la ville d'Ebersberg achevait de brûler, la rue où nous passâmes était garnie de cadavres, la plupart français, et presque tous brûlés. Il y en avait de tellement brûlés et noirs qu'à peine reconnaissait-on la forme humaine du squelette. En plusieurs endroits les cadavres étaient entassés ; j'examinais leur figure. Sur le pont, un brave Allemand, mort, les yeux ouverts : courage, fidélité et bonté allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie.

Peu à peu, la rue se resserrait, et enfin, sous la porte et avant, notre voiture fut obligée de passer sur ces cadavres défigurés par les flammes. Quelques maisons brûlaient encore. Ce soldat qui sortait d'une maison avec l'air irrité. J'avoue que cet ensemble me fit mal au cœur.

[...] J'ai appris depuis que c'était réellement une horreur.

Le pont a été attaqué par les tirailleurs du Pô, qui étaient 800 (il n'en reste plus que 200), par la division Claparède, qui était 8000, et qui est réduite à 4000, dit-on.

[...] On se battit dans la ville, les obus y pleuvaient et finirent par y mettre le feu. On sent bien que personne ne s'occupait de l'éteindre, toute la ville brûla, ainsi que les malheureux blessés placés dans les maisons.

Voilà comment on explique l'horreur qu'on voit dans la rue en passant. Cette explication me paraît probable. Car d'où viendraient tant de soldats brûlés ? de morts ? Mais on n'a tué personne dans les maisons, on n'y a pas transporté les morts ; donc ces pauvres diables ont été brûlés vivants.

Les connaisseurs disent que le spectacle d'Ebersberg est mille fois plus horrible que celui de tous les champs de bataille possibles, où l'on ne voit enfin que des hommes coupés dans tous les sens, et non pas ces cadavres horribles avec le nez brûlé et le reste de la figure reconnaissable.²⁷

- 12 La qualité journalistique, mais aussi littéraire, de l'évocation, est frappante : refus de se laisser emporter par l'émotion et souci de raisonner en discutant la crédibilité de l'explication donnée pour justifier le nombre de cadavres brûlés ; organisation du récit

en faisant succéder à la description l'explication, ce qui suscite une horreur encore plus grande ; place accordée au témoignage personnel et au témoignage rapporté (avec la plus grande prudence : il multiplie les « dit-on », « je crois », chaque fois qu'il n'est pas certain de ce qu'il relate, il recourt à l'avis d'autorités, « les connaisseurs », pour corroborer son avis personnel) ; énumération de chiffres ; alternance de vues générales et de vues de détail permettant de dramatiser sans faire de pathos, d'opinion personnelle et de description objective, de faits et d'idées ; contraste entre les événements horribles évoqués et le style froid, parfois télégraphique mais le plus souvent d'une rédaction soignée, marquée par le refus absolu de toute emphase, voire par le recours à une forme d'ironie toute voltairienne permettant de mettre à distance le choc éprouvé ; sensibilité aiguë à une certaine esthétique de l'horreur (cheval tout droit dans la rivière, rangées de soldats figés dans la mort, visages au nez brûlé mais au reste des traits reconnaissables) ; analyse précise des effets du spectacle sur soi et du sentiment d'étrangeté éprouvé face aux autres²⁸.

- 13 Ces caractéristiques sont d'autant plus remarquables qu'elles sont développées dans son journal, dont la destination est avant tout personnelle, et non dans un texte destiné à la lecture par autrui : Stendhal écrit bel et bien pour lui-même, afin de garder la trace brûlante de ce moment et de son état d'esprit, et non pas dans la perspective d'écrire une « belle page » pour des lecteurs partagés entre horreur et fascination²⁹. Il résume d'ailleurs cette scène de façon très lapidaire dans une lettre à Félix Faure, en donnant des indications complémentaires sur son état d'esprit et sur son attitude face à l'horreur : « J'ai eu réellement envie de vomir en traversant Ebersberg, en voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles des corps des pauvres petits chasseurs à moitié brûlés. Je me mis à parler pour me distraire de cet horrible spectacle. Il résulte de là qu'on me croit un cœur de fer »³⁰. Le contraste est frappant entre ces visions croisées sur le même objet.
- 14 Toutefois, la mort, la souffrance, le danger, l'inconfort même, cela n'est rien à côté de l'horreur de devoir côtoyer des hommes sans aucune envergure intellectuelle : « Les intérieurs d'âme que j'ai vus dans la retraite de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces manches de sabre qui composent une armée »³¹. Stendhal fait ainsi une découverte paradoxale : l'horreur de la guerre, c'est surtout la désillusion sur la nature humaine, non parce qu'elle se montre capable de barbarie (tantôt cette barbarie l'amuse, tantôt il la trouve sublime), mais parce qu'elle se révèle au contraire dans sa médiocrité et sa platitude. Contre l'ennui et le dégoût, le seul refuge est alors significativement la littérature (lecture des *Facéties* de Voltaire devant l'incendie de Moscou³² ; travail sur les projets de *Letellier* et d'*Histoire de la Peinture en Italie*).
- 15 Ainsi, les journaux de campagne qu'il tient et les lettres qu'il envoie dans ces moments parfois terribles, en tout cas intenses, lui permettent d'évoquer, mais toujours en termes mesurés, les événements qu'il a vécus. L'humour, la dérision et l'antiphrase donnent une tonalité personnelle significative à ce qui semblerait peut-être autrement un simple procès-verbal. Enfin, Stendhal souligne que ces journaux et ses lettres sont précieux en ce qu'ils constituent la base de futurs mémoires : bien conscient de vivre une page d'histoire, il se pressent écrivain-témoin. Une fois retombé l'élan guerrier et la morosité de la Restauration puis de la Monarchie de Juillet aidant, il en donnera toutefois dans ses œuvres des transpositions démythificatrices.

* *

*

- 16 On trouve essentiellement chez lui deux types de transpositions littéraires de cette expérience des campagnes napoléoniennes : les biographies de Napoléon – *Vie de Napoléon* (1818), *Mémoires sur Napoléon* (1836) –, et les romans. Précisons de suite que ces transpositions seront dénuées de tout parti-pris rhétorique d'embellissement et d'idéalisation de ces campagnes³³.
- 17 En ce qui concerne les biographies, nous n'évoquerons ici que la *Vie de Napoléon* de 1818. Cette biographie est construite comme un plaidoyer en faveur de Napoléon, sans se priver de le critiquer pour autant³⁴ : il ne s'agit pas pour Stendhal de livrer un récit scrupuleusement précis mais plutôt de produire une synthèse raisonnée³⁵. La dimension synchronique est privilégiée sur la dimension diachronique. Il suffit de voir par exemple la construction des chapitres XII à XIV consacrés à la campagne d'Égypte, qui se fait sur le principe de réponses argumentées à quatre accusations portées contre Bonaparte (massacre des prisonniers à Jaffa, empoisonnement de ses malades à Saint-Jean-d'Acre, prétendue conversion au mahométisme et désertion de l'armée) et non selon une logique chronologique³⁶. Dans ces chapitres, Stendhal transcende même la chronologie en évoquant les discussions de l'Empereur, à l'île d'Elbe en 1814 avec lord Ebrington, pour se justifier d'avoir fait administrer de l'opium à Jaffa à ses malades de la peste, malades qu'il ne pouvait emmener avec lui sous peine de contaminer toute son armée, et qu'il ne voulait pas abandonner aux Turcs. Le texte se caractérise ainsi par une vision d'ensemble et des jugements portés sur la politique de Napoléon, sans chercher à donner une présentation analytique des épisodes des campagnes. Peu de chapitres comportent un titre, et parmi ceux-ci, un seul a un titre de bataille, le chapitre XXXV : « Campagne de Wagram ». Stendhal résume cette campagne elle-même en deux brefs paragraphes :
- Les deux empereurs du Midi [Napoléon] et du Nord [le tsar Alexandre] se virent à Erfurt.
- L'Autriche comprit son danger et attaqua la France. Napoléon quitta Paris le 13 avril 1809. Le 18, il était à Ingolstadt. En cinq jours, il livre six combats et remporte six victoires ; le 10 mai, il est aux portes de Vienne. Cependant l'armée, déjà corrompue par le despotisme, ne fit pas aussi bien qu'à Austerlitz.³⁷
- 18 À campagne efficace, récit lapidaire ! Après d'autres considérations, Stendhal consacre une dernière phrase à cette campagne : « La bataille de Wagram fut belle : 400 000 hommes se battirent toute la journée »³⁸. La suite du chapitre porte sur le mariage de l'Empereur avec Marie-Louise et la naissance d'un héritier. Ainsi, le seul chapitre qui annonce explicitement une thématique militaire n'accorde en réalité qu'une place minimale à la campagne elle-même : les enjeux du livre sont moins ceux d'un historien³⁹ que d'un théoricien politique, prêt à rendre hommage indifféremment aux deux armées qui s'affrontent.
- 19 De même, dans les chapitres LIII à LVI, Stendhal revient avec un œil critique sur l'évolution de l'armée française de la Révolution à la campagne de Russie : « Au reste, résume-t-il en tête du chapitre LIV, l'esprit de l'armée a varié : farouche, républicaine, héroïque à Marengo, elle devint de plus en plus égoïste et monarchique. À mesure que les uniformes se brodèrent et se chargèrent de croix, ils couvrirent des cœurs moins

généreux »⁴⁰. Les erreurs de Napoléon lors de cette campagne sont analysées et jugées sans complaisance :

Après la bataille de la Moskova, Napoléon pouvait faire prendre son quartier d'hiver à l'armée et rétablir la Pologne, ce qui était le véritable but de la guerre ; il y était parvenu presque sans coup férir. Par vanité et pour effacer ses malheurs en Espagne, il voulut prendre Moscou. Cette imprudence n'aurait été suivie d'aucun inconvénient s'il ne fût resté que vingt jours au Kremlin ; mais son génie politique, toujours si médiocre, lui fit perdre son armée.

Arrivé à Moscou le 14 septembre 1812, Napoléon aurait dû en partir le 1^{er} octobre. Il se laissa leurrer de l'espoir de faire la paix ; l'héroïque brûlement de Moscou, s'il l'eut évacué, devenait alors ridicule.⁴¹

- 20 S'ensuit un sévère réquisitoire contre toutes les actions et tous les choix stratégiques de l'Empereur : on mesure à la lecture de ce texte la transformation de Stendhal, qui, de simple acteur englué en 1812 dans une campagne dont il ne comprenait ni les tenants ni les aboutissants et qu'il ne cherchait même pas à s'expliquer, s'est mué en théoricien critique qui se veut détenteur d'une parole d'autorité face à un lecteur moins savant et moins apte à juger que lui.
- 21 Les campagnes napoléoniennes sont encore très présentes dans les romans de Stendhal, mais il cherche désormais plutôt à montrer à quel point, avec le recul, elles sont devenues un mythe, voire une mystification, dans l'imaginaire collectif. Seules surnagent, dans son estime rétrospective, les premières campagnes – celles du temps où Bonaparte n'était pas encore empereur. Dans *Le Rouge et le Noir*, le souvenir de ces campagnes se réduit le plus souvent à l'idéalisation de l'énergie, de la vivacité, et de l'esprit de conquête plein de jubilation. Cet imaginaire est incarné tout particulièrement par le « vieux chirurgien, membre de la Légion d'honneur »⁴², dont M. de Rênal dit non sans mépris qu'il « avait fait toutes les campagnes de *Buonaparté* en Italie ; et même avait, dit-on, signé *non* pour l'Empire dans le temps⁴³ ». Figure de héros républicain, dont le rôle était de soigner et non de tuer, il a enseigné à Julien « ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie⁴⁴ ». Pour Stendhal, seules les premières campagnes militaires sont légitimes, quand Bonaparte est au service de la République au lieu de se l'asservir puis de l'anéantir. En revanche, la métaphore de la campagne napoléonienne revient constamment dans l'esprit de Julien, dont les lectures préférées (« son coran », dit Stendhal⁴⁵) sont bien sûr *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, mais aussi les bulletins de la Grande Armée, rapports officiels sur les actions des troupes en campagne, utilisés par Napoléon comme outils de propagande. Stendhal les évoquera d'ailleurs dans sa *Vie de Henry Brulard* comme des « machines de guerre, des *travaux de campagne* et non des pièces historiques »⁴⁶. Comme le note Yves Ansel, « en insistant sur le fait que Julien a foi dans des bulletins aussi "menteurs", le narrateur marque expressément l'innocence et la crédulité politique du "plébéien" »⁴⁷. Tout aussi significative est cette mention d'un souvenir exalté :

Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6^e, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard, il écoutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major.⁴⁸

- 22 Julien, sans doute né en 1807 ou 1808, est évidemment trop jeune pour avoir vu des dragons revenant des campagnes d'Italie, mais l'invraisemblance chronologique, sans doute inspirée à Stendhal par ses propres souvenirs, lui permet de mettre en scène

cette mythologie des premières campagnes napoléoniennes et des héros qui les firent, qui se développe chez les nouvelles générations n'ayant pas connu la guerre.

- 23 Plus généralement, c'est toute la psychologie du héros qui est innervée par cette mythologie guerrière ; et la campagne napoléonienne est ici exploitée comme modèle d'action dans la vie personnelle. Quand il a honte de la terreur qu'il a ressentie en croyant voir du sang près du bénitier dans l'église de Verrières avant de se rendre pour la première fois chez les Rênal, « “Serai-je un lâche ! se dit-il, *aux armes !*” / Ce mot, si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien, était héroïque pour Julien »⁴⁹. Et de fait, il envisage la conquête de Mme de Rênal non pas simplement comme une bataille à livrer contre le mari de cette dernière, mais comme une véritable campagne, supposant une stratégie globale : l'épisode célèbre étant évidemment celui où il s'ordonne de prendre la main de la jeune femme sous les tilleuls de Vergy. Après son succès, il ne songe d'abord qu'à une chose en retournant dans sa chambre, reprendre son livre favori (le *Mémorial* bien sûr) – mais, ajoute Stendhal,

bientôt cependant, il posa le livre. À force de songer aux victoires de Napoléon, il avait vu quelque chose de nouveau dans la sienne. Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter, il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite. C'est là Napoléon tout pur. Il faut que je demande un congé de trois jours pour aller voir mon ami Fouqué. S'il me le refuse, je lui mets encore le marché à la main [partir prendre du service chez les Valenod], il cédera.⁵⁰

- 24 Il s'agit d'une transposition de la stratégie militaire, qui devient simple lutte de pouvoir. Mais du moins, la campagne napoléonienne reste encore un modèle pour Julien. La dégradation de cette mythologie est très nette dans *Lucien Leuwen*⁵¹. Les campagnes militaires de Napoléon sont présentées par le héros sur un mode à la fois naïf⁵² et désabusé comme appartenant à un passé difficilement réactualisable dans le contexte de la monarchie de Juillet. Elles ne font plus l'objet désormais que d'un discours fragmentaire, désabusé, réduit au seul thème de la bataille, sans plus aucune évocation de stratégie globale : « Je pensais à de belles batteries rapidement élevées sous le feu tonnant de l'artillerie prussienne... Qui sait ? Peut-être mon 27^e de lanciers chargera-t-il un jour ces beaux hussards de la Mort dont Napoléon dit du bien dans le bulletin d'Iéna... »⁵³. Son seul espoir de sortir de la médiocrité, ajoute-t-il, est que « la Russie et les autres despotismes purs » attaquent la Monarchie de Juillet. Mais sa seule perspective de bataille est une dérisoire parodie des guerres napoléoniennes : guerre aux cigares, ou pire, « aux tronçons de choux contre de sales vriersou [ouvriers] mourant de faim »⁵⁴. Du Poirier le souligne avec mépris dans un de ses dialogues avec Lucien : « Pour vous [les Juste-milieu], l'expédition de la rue Transnonain est la bataille de Marengo »⁵⁵. La rencontre avec le général Filloteau, héros de la campagne d'Égypte⁵⁶ mais vendu à la Monarchie, ne fera qu'accentuer son dégoût⁵⁷. En somme, on ne peut plus évoquer les campagnes de Napoléon que de façon négative et ironique.

- 25 Dans *La Chartreuse*, à l'inverse, ces campagnes napoléoniennes semblent pouvoir à nouveau être valorisées. Plus précisément, trois campagnes sont évoquées : les deux premières ont pour protagoniste le lieutenant Robert et sont présentées sous un jour positif puisqu'il s'agit de la première et de la deuxième campagne d'Italie, en 1796 et 1799 : les Français sont les libérateurs du peuple italien face à la tyrannie autrichienne. Mais en réalité ces campagnes se réduisent essentiellement à l'évocation de l'entrée triomphale des Français dans Milan, à quelques lignes stéréotypées sur la glorieuse bataille de Marengo et à la description de l'accueil réservé aux Français par les Milanais :

[...] ce général Bonaparte, que tous les gens bien nés croyaient pendu depuis longtemps, descendit du mont Saint-Bernard. Il entra dans Milan : ce moment est encore unique dans l'histoire ; figurez-vous tout un peuple amoureux fou. Peu de jours après, Napoléon gagna la bataille de Marengo. Le reste est inutile à dire.⁵⁸

- 26 Une fois de plus, Stendhal refuse en une pirouette de détailler la campagne trop connue, seule suffit la synthèse hagiographique. D'une certaine façon, au lieu d'inventer des récits de campagnes et de batailles pseudo-réalistes qui auraient peut-être une tendance à l'éloquence (comme le fait Balzac par exemple⁵⁹), il préfère nimer sa présentation d'une forme d'irréalisme qui transforme l'histoire en légende, mais la ramène à peu de chose en définitive. La bataille de Waterloo, troisième bataille évoquée – symboliquement à l'autre bout du règne de l'Empereur comme pour signifier que la période glorieuse est close pour de bon en Europe –, est réduite à encore moins par Fabrice, jeune étranger parlant à peine le Français, qui n'a rien d'un soldat, et surtout qui ne comprend rien aux événements qu'il vit⁶⁰. L'usage de la focalisation interne pour faire comprendre de l'intérieur au lecteur cette naïveté du personnage a été souvent étudié⁶¹. Par ailleurs il convient d'insister sur le fait que Stendhal, par le biais du recul ironique et attendri du narrateur, fait tout rater à son héros dans cet épisode qui semble un exorcisme de son propre passé de bleu lors des campagnes d'Italie⁶². Bêtement, Fabrice n'arrive pas à voir l'Empereur sur le champ de bataille à cause de quatre verres d'eau de vie bus un peu plus tôt, mais s'enthousiasme pourtant assez naïvement : « Fabrice eut grande envie de galoper après l'escorte de l'Empereur et de s'y incorporer. Quel bonheur de faire réellement la guerre à la suite de ce héros ! C'était pour cela qu'il était venu en France »⁶³. Une simple galopade au milieu des boulets à la suite des « héros » devient ainsi parodiquement l'équivalent d'une charge sabre au clair... Un peu plus loin, le narrateur semble entrer dans le vif de l'action, mais le récit prend une tonalité toute voltairienne : « on arriva derrière un régiment de cuirassiers, il entendit distinctement les biscaïens frapper sur les cuirasses et il vit tomber plusieurs hommes »⁶⁴. L'action se réduit à entendre et voir : aucun héroïsme, mais un mécanisme de pantins qui s'affrontent et tombent sans susciter la moindre compassion. Cette scène se passe juste avant la rencontre fortuite avec le comte d'A, lieutenant Robert, qui voit son cheval tué sous lui et, comble de l'ironie, fait alors réquisitionner celui de Fabrice comme le seul qui puisse encore galoper, le laissant assis par terre, stupéfait de colère. La campagne napoléonienne est ainsi restituée sous l'apparence d'un épisode farcesque, où la petite histoire redouble voire cache la grande. Ensuite, un soldat auquel Fabrice mort de faim demande un morceau de pain lui répond méchamment qu'il le prend pour un boulanger : « Ce mot dur et le ricanement général qui le suivit accablèrent Fabrice. La guerre n'était donc plus ce noble et commun élan d'âmes aimantes de la gloire qu'il s'était figuré d'après les proclamations de Napoléon ! »⁶⁵. Stendhal, restituant sa propre expérience, souligne ainsi la désillusion tardive des naïfs : une bataille ne suscite aucun héroïsme, aucune solidarité des combattants, elle n'est que juxtaposition d'individualismes exacerbés par la peur et la violence.
- 27 Enfin, Fabrice, recru de fatigue, s'endort dans la charrette de la brave cantinière qu'il a retrouvée par hasard, et il manque ainsi le seul vrai moment d'héroïsme accordé par Stendhal à la bataille, à la fin de la journée, alors que les Français s'enfuient comme un seul homme par peur des Cosaques : un « vieillard à cheveux blancs » – un « vrai » héros de la première heure donc – se trouve commander le régiment à la place du colonel, qui vient d'être « sabré » : « F..., dit-il aux soldats, du temps de la république on

attendait pour filer d'y être forcé par l'ennemi... Défendez chaque pouce de terrain et faites-vous tuer, s'écriait-il en jurant ; c'est maintenant le sol de la patrie que ces Prussiens veulent envahir ! »⁶⁶. Héroïsme dérisoire de vieillard sorti du rang, mais bien plus convaincant que ces généraux inutiles qui ne font que galoper et discuter, quand ils ne sont pas directement accusés de trahir l'Empereur au profit des Bourbons⁶⁷... Fabrice, petit soldat de pacotille, tue bien « son » Prussien mais ne sait même pas recharger un fusil ou se servir correctement d'un sabre et sera blessé non par un ennemi mais par un hussard français en fuite ...

- 28 Même si, çà et là, demeurent quelques touches de sublime et d'horreur absolue comme ce cheval blessé qui se prend les pieds dans ses propres entrailles⁶⁸, le dernier avatar de la campagne napoléonienne semble ainsi devoir être la juxtaposition de scènes de comédie dépourvues de toute grandeur historique ou symbolique. Stendhal renoue d'une certaine façon avec la vision fragmentaire et au premier degré qu'il donnait de ces campagnes dans ses journaux de jeunesse, mais c'est désormais un narrateur ironique et cynique qui se charge du récit, créant une atmosphère tout en tension entre nostalgie et désillusion.
- 29 Ainsi, la confrontation avec des écrits de contemporains et des travaux d'historiens spécialistes du Premier Empire montrent que, contrairement à ce que l'on croit trop souvent, quand le futur Stendhal évoque dans ses journaux ou ses lettres les campagnes auxquelles il participe par sa fonction dans l'intendance impériale, il le fait avec réalisme, sans exagération, et même souvent en minimisant l'horreur observée, pour éviter autant que possible le pathos qu'il exècre et la lourdeur d'un récit exhaustif. Il conservera cette distance à la fois critique et pudique dans ses œuvres littéraires – aussi bien dans sa *Vie de Napoléon* que dans ses romans –, refusant à la fois l'exactitude lourde et froide du récit d'historien et le morceau de bravoure facile que serait le grand récit littéraire d'une bataille. Toutefois, l'évolution est nette entre le récit à la fois précis et fragmentaire du jeune intendant, le propos théorique et l'effort de neutralité de la *Vie de Napoléon* et l'ironie tendre mais aiguë manifestée à l'égard de ses héros : Julien qui idéalise Napoléon et les campagnes qu'il a menées, Lucien qui regarde d'un œil désabusé les parodies de campagnes militaires que sont les escarmouches contre des ouvriers français révoltés, et enfin, Fabrice, qui, dans toute la naïveté de sa jeunesse et de son extranéité, expérimente bien ce qu'est une bataille, mais sans y rien comprendre.

NOTES

1. Il n'est pas anodin à cet égard qu'il soit celui qui fera plus tard entrer ce terme dans la langue française, dans Stendhal, *Promenades dans Rome* (1829), dans *Voyages en Italie*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 801.

2. De plus, âgé de 17 ans, sous la protection de son cousin Pierre Daru, c'est un *bleu*, comme il le souligne à plusieurs reprises dans la *Vie de Henry Brulard*.

3. En témoignent les lettres de ses supérieurs, publiées dans les tomes I (1800-1809) et II (1810-1816) de la *Correspondance générale*, éd. V. Del Litto, E. Williamson, J. Houbert et M.-E. Slatkine, Paris, Champion, 1997 et 1998 (dorénavant CG I ou II).
4. Voir par exemple Stendhal, *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, t. I, p. 517, 525 et *passim* (dorénavant OI I ou II). Voir aussi E. Williamson, « Beyle-Stendhal en 1809 : les énigmes de la Campagne de Vienne », dans *Recherches et travaux*, 2011,79, *Stendhal, Vienne et l'Autriche*, p. 35-71.
5. Ce dernier connaissait très bien les œuvres de Stendhal. Voir F. Vanoosthuysse, « Lectures communistes de Stendhal : enjeux politiques et patrimoniaux », dans *Itinéraires*, 2011, 4, *Écrivains communistes français*, p. 117-133.
6. OI I, p. 531.
7. *Ibid.*, p. 530.
8. Voir J.-F. Lemaire, « Les morts et les blessés des armées napoléoniennes », dans *Napoléon I^{er}*, 56, mai-juin 2010, p. 17-23, en particulier l'encart sur les fièvres, p. 20.
9. *Ibidem*.
10. Voir par exemple V. Del Litto, OI I, note 4, p. 1521.
11. *Ibid.*, p. 832.
12. Incendie qui ne touche visiblement pas toute la ville puisque le 2 octobre 1812, Stendhal peut écrire à Félix Faure : « Il paraît que je passerai l'hiver ici ; j'espère que nous aurons concert. Il y aura certainement spectacle à la Cour, mais quels acteurs ? Au lieu que nous avons Tarquinio, un des meilleurs ténors » (CG I, p. 355). La vie de société est loin d'être anéantie à cette date et le journal de Stendhal en est un témoignage.
13. *Ibid.*, p. 831.
14. OI I, p. 833.
15. F. Rostopchine, *Lettre du 14 septembre 1812*, citée dans *Histoire*, numéro spécial, 1812. *Pourquoi les Russes ont battu Napoléon*, mars 2012, p. 67.
16. OI I, p. 833.
17. F. Rostopchine, *cit.*, p. 67.
18. OI I, p. 529-530.
19. À Smolensk, le 7 novembre il fait ainsi à Mme Daru le récit plaisant d'une nuit passée dans l'angoisse d'être attaqués par quatre ou cinq mille Russes, pour conclure ainsi : « Les ennemis ne nous jugèrent pas dignes de leur colère, nous ne fûmes attaqués que le soir par quelques cosaques qui donnèrent des coups de lance à quinze ou vingt blessés » (CG II, p. 383). Par le biais de ce récit bouffon, il restitue toutefois de façon aiguë l'ambiance angoissante des bivouacs et le harcèlement des troupes par les Cosaques.
20. OI I, 24 avril 1809, environs de Landshut, p. 529.
21. *Ibid.*, p. 530.
22. La mention de la canonnade n'a rien d'anodin : on n'avait jamais autant employé l'artillerie que lors de cette campagne d'Allemagne en 1813.
23. *Ibid.*, p. 870-871.
24. *Vie de Henry Brulard*, OI II, p. 949. En réalité, Stendhal n'a pas assisté à la bataille de Wagram car il était abattu à ce moment-là par une crise de fièvre. En revanche, cette précision n'ôte rien à la sincérité de la réflexion.
25. Voir par exemple OI I, p. 539.
26. Le témoignage que Stendhal apporte sur Ebersberg est conforme aux descriptions épouvantées données par d'autres témoins. Voir l'article de M. Roucaud, « Mourir au combat sous l'Empire », dans *Napoléon I^{er}*, 73, 2014.
27. *Ibid.*, p. 535.
28. Sarga Moussa évoque aussi d'autres techniques employées par Stendhal dans ses témoignages sur la guerre dans ses journaux, pour rendre froid son style : passage d'un récit du passé au

présent, emploi de déictiques, de phrases courtes et paratactiques. Sarga Moussa qualifie cette écriture comme « blanche » (S. Moussa, « Stendhal et la guerre. Journal (1809-1813) », dans *L'Année Stendhal*, 4, 2000, p. 81-96). Voir p. 87 sur cette « écriture blanche ».

29. François Vanoosthuysse note à propos de ce récit que Stendhal « s'essaye à une littérature de témoignage ou, pour le coup, il s'approche de la puissance de Tacite », loin de tout effet rhétorique (Id., *Le Moment Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 66).

30. CG I, Wels, le 3 mai 1809, p. 829-830.

31. OI I, p. 868.

32. Voir les analyses de D. Sangsue, « Stendhal et le comique », dans *Stendhal et le comique*, Grenoble, ELLUG, 1999, p. 7-25, p. 8.

33. François Vanoosthuysse note en particulier que « les historiographes que Beyle apprécie sont étrangers au romantisme, par conviction et par style, et l'on reconnaît en particulier dans son goût pour la prose de Gouvion-Saint-Cyr un reflet de sa propre tendance à la narration “pure”, peu métaphorique, peu digressive et peu lyrique » (Id., « Stendhal et l'historiographie bonapartiste. Un problème de positionnement », dans *Recherches et Travaux, Stendhal historien*, 90, 2017, consulté le 26/04/2019, URL : <<http://recherchestravaux.revues.org/894>>).

34. Voir sur ce point les travaux de Catherine Mariette, notamment Id., « La notion de “récit raisonnable” dans les *Mémoires sur la vie de Napoléon* », dans *L'Année Stendhal*, 2, 1998, p. 51-61 ; G. Rannaud, « Stendhal et la tentation de l'histoire », dans *Romantisme*, 107, 2000, p. 5-22 ; et, plus récemment, F. Vanoosthuysse, « Stendhal et l'historiographie bonapartiste. Un problème de positionnement », cit.

35. De façon générale, comme le note François Vanoosthuysse, « à la différence des historiens focalisés sur le fait militaire, il [Stendhal] met plutôt en place une rhétorique “judiciaire” qui intellectualise et personnalise le combat ». Id., art. cit.

36. Stendhal, *Vie de Napoléon*, Cahors, Climats, 1998.

37. Ibid., p. 77.

38. Ibid., p. 78.

39. Stendhal justifie d'ailleurs ce parti-pris au début du chapitre XLII : « Nous laisserons, comme à l'ordinaire, l'histoire générale de la guerre qui exige de longs détails. » (Ibid., p. 103).

40. Ibid., p. 142.

41. Ibid., p. 147.

42. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, dans Id. *Œuvres romanesques complètes*, éd. Y. Ansel et Ph. Berthier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. I, p. 359. Dorénavant ORC I, II (éd. Y. Ansel, Ph. Berthier et X. Bourdenet, 2007), III (éd. Y. Ansel, Ph. Berthier, X. Bourdenet et S. Linkès, 2014).

43. Ibid., p. 360.

44. Ibid., p. 365.

45. Ibid., p. 367.

46. OI II, p. 746.

47. Y. Ansel, note 4, dans *Le Rouge et le Noir* », ORC I, p. 1012.

48. Ibid., p. 369.

49. Ibid., p. 371.

50. Ibid., p. 409.

51. Sur ce sujet, voir X. Bourdenet : « “Heureux les héros morts avant 1804 !” Héroïsme et modernité dans *Lucien Leuwen* », dans C. Cazanave et F. Marchal-Ninosque (dir.), *Mourir pour des idées*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, p. 151-171. Comme il le souligne : « Ce n'est [...] pas par un héroïsme de la conquête que Lucien pourra exister et se construire comme héros de roman. Ce n'est pas non plus par un héroïsme de dévouement à une cause [...] ni un héroïsme de la gloire patriotique et militaire [...]. La seule issue offerte à Lucien est ce qu'on appellera un héroïsme du réel. [...]. Mais un réel inique et désespérant : le réel bourgeois et anti-héroïque », Ibid., p. 165.

52. « Il se figurait la guerre d'après les exercices au canon au bois de Vincennes. » Stendhal, *Lucien Leuwen*, ORC II, p. 91.
53. *Ibid.*, p. 90-91.
54. *Ibid.*, p. 92.
55. *Ibid.*, p. 149.
56. *Ibid.*, p. 96.
57. Dans la biographie synthétique que Stendhal donne de ce personnage, on voit d'ailleurs que les seules campagnes évoquées parmi celles qu'il a faites dans sa carrière militaires sont celles de la Révolution ; le narrateur précise simplement que « l'Égypte le fit sous-lieutenant » ; ensuite le personnage est caractérisé par son renoncement au chant de la *Marseillaise* quand il comprend que ce dernier ne plaît plus à l'Empereur, puis par sa première communion sous les Bourbons, autant d'actions glorieuses qui lui valent successivement « la croix » et « la Légion d'honneur », *Ibid.*, p. 97.
58. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, ORC III, p. 151.
59. Voir, entre autres, son récit dramatique de la retraite de la Beresina dans *Adieu*, ceux de la campagne d'Égypte ou de la bataille d'Eylau dans *Le Colonel Chabert*, ou encore les récits de vie militaire (en particulier pendant la campagne d'Espagne) racontés par les convives d'*Une conversation entre onze heures et minuit*.
60. Les critiques ont souvent rapproché le célèbre passage sur les boulets qui font voler des mottes de terre autour de Fabrice sans qu'il comprenne ce qui se passe avec le passage déjà cité du « Journal écrit à Bautzen pendant qu'on se canonne » : « Nous voyons fort bien, de midi à 3 heures, tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien » (voir entre autres S. Moussa, art. cit., p. 82 ou Michel Crouzet, *Stendhal ou Monsieur moi-même*, Paris, Flammarion, 1990, p. 184-190). Mais la différence est de taille puisque le journal se caractérise par la plus grande lucidité (presque blasée pourrait-on dire) de Stendhal assistant au déroulement même du combat là où au contraire, Fabrice, aveuglé par son enthousiasme, se caractérise par son incapacité radicale à prendre la moindre distance analytique et critique par rapport à ce qu'il vit. Il serait bien en peine de constater qu'en définitive il ne voit « rien », persuadé au contraire de voir tout. François Vanoosthuyse précise aussi à juste titre une importante différence : le récit du journal de Bautzen « ne nous situe pas au cœur de la bataille, au contact des vivants et des morts, au ras du sol ou dans le mouvement des chevaux » (F. Vanoosthuyse, *Le Moment Stendhal*, cit., p. 66).
61. À commencer par l'ouvrage fondamental de G. Blin, *Stendhal et les problèmes du roman* [1953], Paris, José Corti, 2001 ; ou, plus récemment, C. Mariette, « Retour sur le choix de Stendhal : le point de vue sur Waterloo dans *La Chartreuse de Parme* », dans D. Zanone (dir.), « *La chose de Waterloo* : une bataille en littérature, Leyden, Brill, 2017, p. 62-75.
62. Alice Tibi parle même de « non-présence [de Fabrice] à l'événement », Id., *Stendhal sur la voie publique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996, p. 62.
63. *La Chartreuse*, ORC III., p. 184.
64. *Ibid.*, p. 185.
65. *Ibid.*, p. 186-187.
66. *Ibid.*, p. 187.
67. *Ibid.*, p. 190-191.
68. *Ibid.*, p. 180.

RÉSUMÉS

Henri Beyle, futur Stendhal, témoin et acteur privilégié des campagnes militaires de Napoléon, en rend compte en direct dans ses journaux et dans sa correspondance personnelle. Ces documents, mi-intimes mi-publics, donnent ainsi, dans toute la complexité de leur propos et de leur destination, une vision tantôt croisée, tantôt complémentaire, de cette expérience des conflits majeurs du début du siècle en Europe. Il est d'autant plus intéressant de confronter ce regard à l'image qu'il donnera de ces campagnes dans ses œuvres biographiques et romanesques, soulignant à quel point la mythification est devenue mystification.

Henri Beyle, who will further become Stendhal, has witnessed – and acted in – most of Napoléon's military campaigns. He relates it in his diaries and in his private correspondence. In these complex documents, which can be considered half public half intimate and are sometimes contradictory, otherwise complementary, he tells us his experience of the major conflicts in the beginning of the nineteenth century in Europe. The comparison with the literary (biographic and novelistic) texts he will write years later is also quite interesting, since it shows how the mythicization is close to the hoax.

INDEX

Mots-clés : Stendhal, Napoléon Bonaparte, guerre, histoire, mythification

Keywords : Stendhal, Napoléon Bonaparte, war, history, mythicization